



LA MAISON D'EDITH

1866 À CE JOUR

Ballade dans l'histoire d'une « habitation »

la vie d'autrefois entre exploitation agricole, usine de choka, et jardin créole

Le numéro de section et parcelle cadastrale : EL479

1866 : La maison daterait de cette époque. Le premier propriétaire était Monsieur Oscar de JOUVANCOURT.

Ce dernier la cède à Monsieur John PIAT, d'origine Mauricienne;

La propriété était à l'époque couverte de filaos et de choka que les créoles appellent «cader» .

1925 : Henry PELTE et son épouse, les parents d'Edith, qui rachètent la propriété à leur retraite afin d'y installer une petite usine pour exploiter l'aloès comme on le faisait sur l'île soeur..

A cette époque, la propriété faisait 150 hectares. La maison était en très mauvais état.

1926 : Freddy COMMINS et sa jeune épouse Edith rachètent la propriété aux parents et s'y installent.

1929 : Chute du cours de l'étoupe - L'exploitation s'arrête. Freddy va travailler à la sucrerie de Bois-Rouge comme ingénieur mécanicien. Edith elle tombe malade à cause de l'insalubrité du climat de l'époque. Il lui est conseillé de s'installer à la Montagne ou l'air est meilleur. Ils déménagent à la Montagne.

1934 : ayant dédommagé frères et soeurs, la propriété PELTE, devient propriété COMMINS

Avec beaucoup de courage et sans argent ils leur fallut trouver un travail adapté.

C'est un ami qui leur suggéra de ré-exploiter l'aloès.

LE MOULIN CADER ETAIT NE



Avec beaucoup de courage tout en élevant leurs 6 enfants, le couple Commins s'est investi de plus en plus dans la fibre d'Aloès.

1934_1939 : les mains des homes sont remplacés par des « gracieuses mécaniques » et les chemins améliorés our atteindre les aloès.

1939_45 - La clientèle demande de l'étoupe<;Il fallut alors inventer un genre de peigne qui transformait les fils en étoupes, vendues au kilogramme

Puis vint le jour où on leur réclama de la ficelle pour attacher les bêtes.

La fabrique de ficelle a été apprise par quelques dames des Avirons qui ont été envoyées par Mr Fort pour faire l'apprentissage des employées du Moulin Cader.

Les réparations l'usine étaient faites par un vieil ouvrier mauricien qui passait son temps entre l'usine (le moulin cader) et la corderie installée au dessus de la maison sur une grande étendue de terrain plat.

C'était l'époque de commandes nombreuses de « cordes à cochons » que les boutiques d'alors vendaient à la population qui possédait un ou plusieurs cochons dans la cour.

Avec la pénurie de cordes pendant la guerre, de la ficelle on passa à la fabrique de cordes de tous calibres qui ont servi aux emballages divers et également à la décoration des intérieurs créoles qui «passaient commande» pour les fauteuils, un bar, des tabourets, des tables recouvertes de verre, des miroirs... toutes sortent de choses ravissantes confectionnées avec goût par Freddy et surtout Edith qui passait son temps entre la maison, ses 6 enfants, les jardins potagers, fruitiers ou d'agrément et à la fameuse «corderie» ou tous la respectaient et l'aimaient.

A cette époque la fabrique prit une grande extension d'où une annexe créée dans les hauts de Saint Gilles les Bains sur la propriété de la famille Villèle, appelée aussi « Moulin Cader ».

Cela dura jusqu'en 1950 car la maladie d'Edith d'une part et la reprise d'activités après la guerre ont eu raison de l'entreprise artisanale qui dut arrêter ses fabrication en laissant place aux importations de ficelles, cordes et cordages qui arrivaient de l'extérieur à moindre frais.



1) LE CHOIX ET LA COUPE

Il faut choisir des feuilles mûres, surtout pas trop tendres et éviter de couper au bord du chemin par besoin de facilité.

En effet, comme les pluies étaient abondantes à cette époque, il valait mieux lorsqu'il faisait beau, aller couper en profondeur et laisser les feuilles du bord lorsque les champs étaient en boue, devenus impraticables.



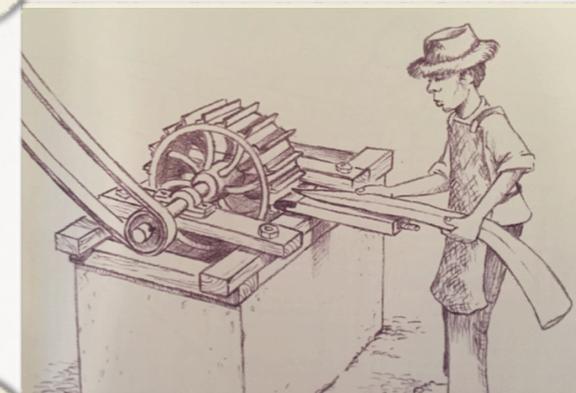
2) LE TRANSPORT

Les feuilles coupées au sabre étaient portées à l'usine sur la tête (par paquet d'une cinquantaine) soit par charrette à boeufs ou par camion.



3) LA PESEE

Liées en bottes, les feuilles étaient pesées trois fois par jour et elles passaient ainsi les plus fraîches possibles à la "défibreuse". Le "gratteur" était au dessus et faisait avancer les feuilles avec ses mains ce qui était un travail dangereux qui demandait beaucoup d'attention.



4) LE FIL D'ALOES

Un jus très corrosif sortait alors de la défibreuse et on s'en est même servi pendant la guerre comme savon pour blanchir le linge.

5) LE TRAITEMENT DES FILS - LE BLANCHISSEMENT

Pendant 24 heures ces fibres encore engluées de parcelles vertes de choquas étaient "mises à rouir" dans de grands bassins où l'eau circulait et les débarrassait de ses pellicules vertes car elles devaient ressortir de ce bain toutes blanches.



6) SECHERIE

Une installation de piquets, de pignons d'Inde plantés à égale distance entre lesquels des cordes d'aloès étaient tendues, constituait la "sécherie" sur une grande étendue. On lançait les morceaux d'aloès blanchis et encore gorgés d'eau sur ces cordes tendues.

Toutes ces opérations se faisaient au Moulin Cader dans une bonne ambiance et une joyeuse animation, les langues allant bon train pendant les périodes de repos ou d'attente.

Une centaine de personnes y travaillaient alors.

De là, après séchage, tout le choqua préparé, montait à la corderie.

7) LA CORDERIE

Depuis 6 heures du matin, les femmes "filieuses" au nombre de 18 et travaillant par groupe de 6, se mettaient à filer grâce à un retors provenant d'un grand tableau de bois muni de crochets et qui tournait sur un roulement à billes.

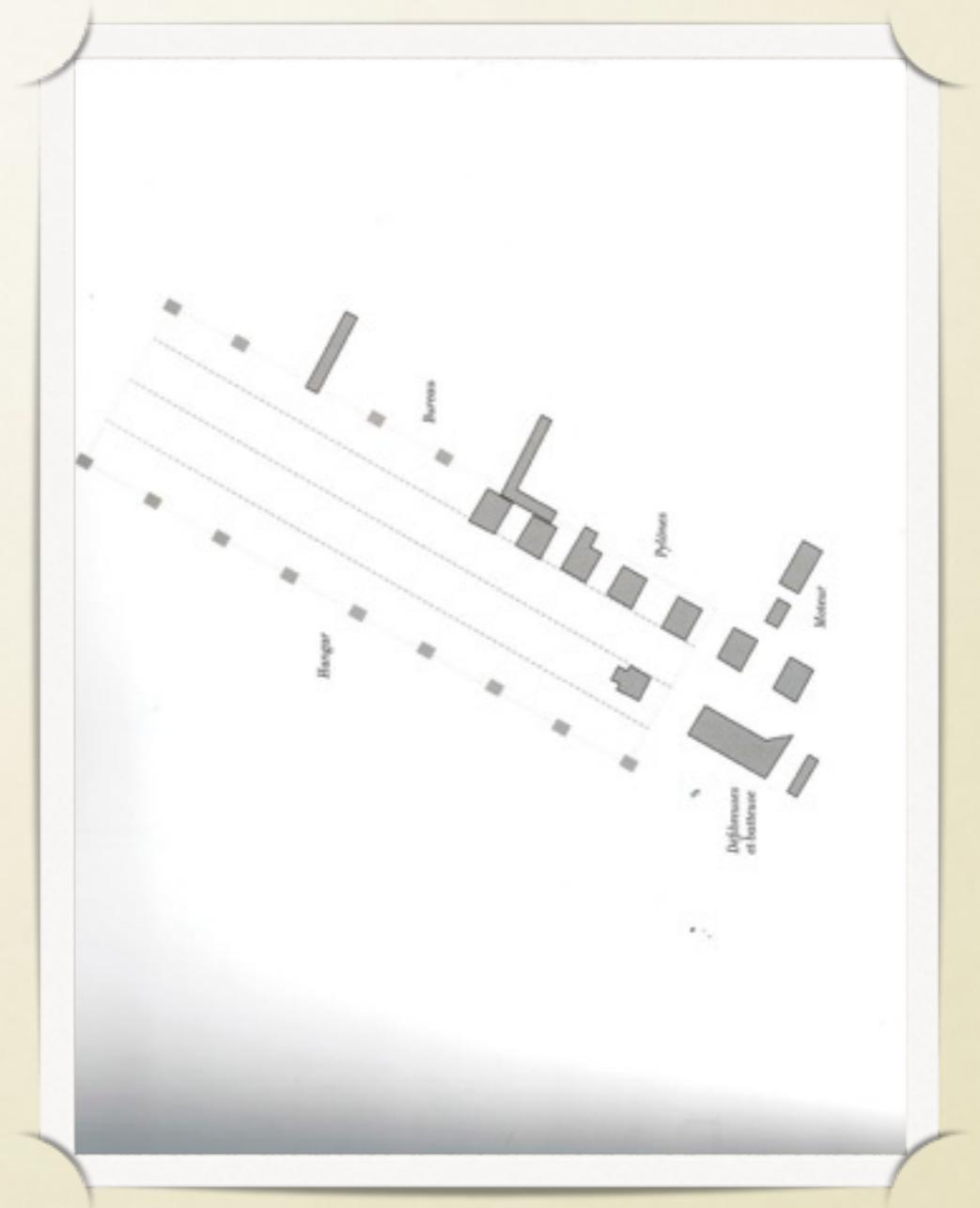
Les petites roues étaient reliées par une poulie à une grande roue qui les faisait tourner, tandis que le "Chef tourneur de roue" qui était infirme se tenait assis et chantait tout en actionnant la grande roue les refrains à la mode : Marinella, Tchi tchi - le plus beau de tous les tangos du monde ... etc, tout le répertoire de Tino ROSSI. Puis les cordes étaient roulées et stockées à l'abri de la pluie par des hommes.

Chacun avait un quota fixé pour le genre de travail et quand il les dépassait, ce qui arrivait souvent il avait une prime.



PLANS DU MOULIN

- Plan du moulin Cader
(Extrait du livre « Moulin
Cader de Michèle
Marimoutou)



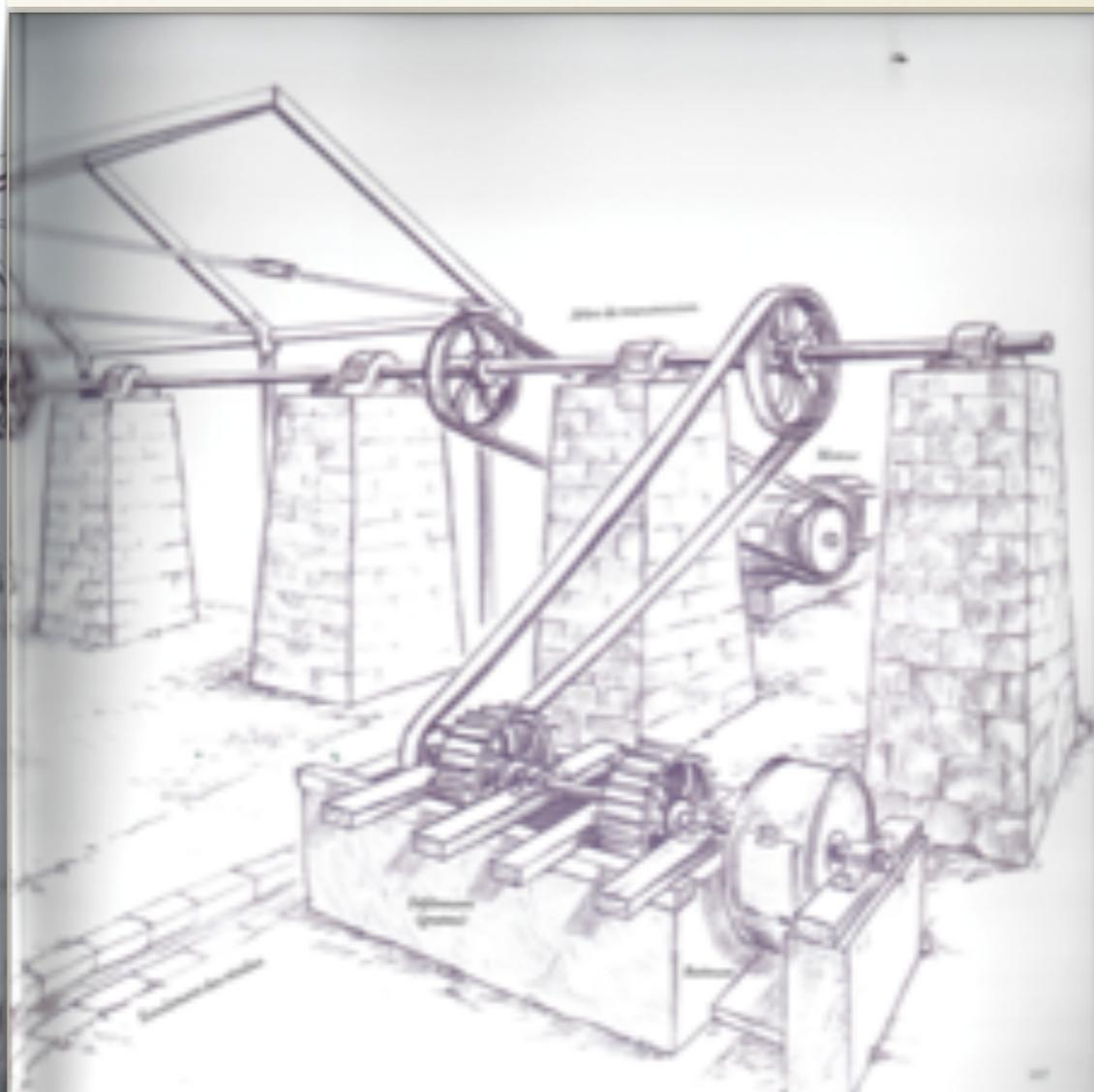
LE MOULIN COMMINS

Le moulin Commins

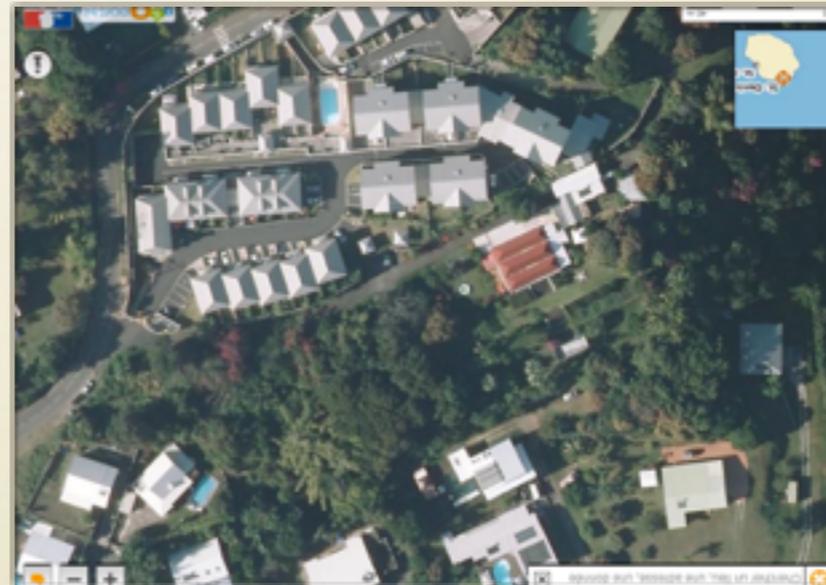
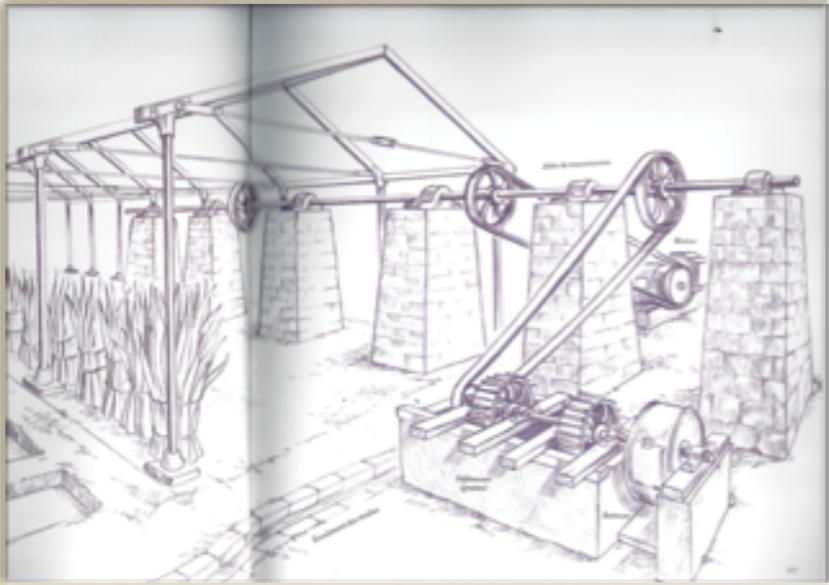
Reconstitution de l'usine d'abrics de La Montagne
d'après les témoignages de Marc-Michel Pausé
en 2001, d'Edith Commins en 1997 et
du rapport d'Yves de Chazal en 1992.

Le hangar à charpente métallique
était fermé et recouvert de petites
tôles planes et rectangulaires
du type de celles encore visibles au
Lazaret n°2 de la Grande Chaloupe
à quelques kilomètres de là.

M. Pausé témoigne : « Il y avait en
fait plusieurs roues (six à huit)
faites le long d'un essieu relié au
moteur, ce qui permettait à plusieurs
personnes de travailler en même
temps. Les fibres étaient ensuite
pesées et placées au fond d'un bassin,
sous d'énormes galets. Nous
remplissions les bassins d'eau pure
et laissons les choses ainsi pendant
vingt-quatre heures. Nous appelons
cette opération le rouissage. »



D'HIER A AUJOURD'HUI



MERCI DE
VOTRE
ATTENTION

